

## Diabes obscurs

Anick Arsenault

Numéro 112, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arsenault, A. (2007). Diabes obscurs. *Moebius*, (112), 17–24.

ANICK ARSENAULT

*Diabls obscurs*

**demi-démon armé**

je m'érafle les dents à mordre un présent pas mûr  
pendant qu'un fantôme de panthère  
cherche à toute vitesse coqs et rhum loin des anges

j'attends une douzaine de roses et un fusil près de l'oreille  
que son corps souple modelé de cendres et de magma  
revienne ébouillanter mes vérités

ses yeux repus attendriront mes limites  
à force de les aplatir comme une viande rouge  
agrémentée de fourmis ailées et de scarabées

pendant son absence je garde  
une partie de lui près d'un serpent  
entre la suie et le cacao  
l'étoile et la terre cuite du tiroir  
glissée dans un lit de papier sec

à minuit précis je vide un seau d'eau devant la porte  
éloigner les indésirables  
dormir en surface

**la hurleuse**

je monte aux barricades à mains nues  
de la terre sous les ongles clairs  
après des heures à casser du verre  
au sommet des murs de ciment

je pose des bombes  
enterre des mines  
puis cours rouge et masquée  
vers mes barrières nourries au sein

mes mots ligotés de lanières de cuir  
tenus en laisse rampant dans le silence  
mes mots de tièdes restes brasillants  
hurleurs de litanies tues

je ferme les yeux sous la brûlure de son sourire  
ses mains dans mes cheveux  
son pouls battant contre ma langue  
doucement

je m'approche l'observe  
me laisse apprivoiser  
me sauve dès qu'il bouge  
morte de peur

dès qu'il laisse paraître  
une faille dans son armure d'indifférence  
je recommence à creuser des fossés  
à poser des barbelés des clôtures électriques  
à attacher mes mots infernaux

freiner mon bras vers le téléphone  
jeter au cachot mes sentiments  
courir dehors

éclipse

je restais clouée sous les fouets des mots  
langues bifides et crochets à venin me lacéraient  
glandes et glottes et fourreaux veillaient  
dans un nid de serpents endormis

près des lunes vacillantes de pluie inattendue  
mes cheveux se tordaient sur mes joues taries  
aux creux des puits infertiles

j'errais à genoux dans le noir  
devant les portes entrebâillées  
suintantes de rires

maintenant  
dotée d'une épée émoussée  
destinée aux spectres flottant chez moi  
je décapite

puis rampe disloquée vers la sortie

**vipère volante**

cet homme échiquier m'abat encore  
les viscères au vent

avortée en plein ciel  
je crache mon bonheur sur les tables

je ne désire pas la mue  
habitant une carapace réceptive  
qui absorbe consomme lèche et avale  
la même terre sèche ligaturée  
où sous les craquelures  
cohabitent couleuvres et dynamite

incandescente délestée disparue

je suis une vipère lancée en l'air  
se tortillant naïve  
hors de ma peau

je suis une vipère à langue de pierre froide  
cherchant un pâle soleil  
où calmement mourir un peu

**le mythe de la pureté**

avec le tranchant des flammes purificatrices  
l'eau et le sel cautérisateurs  
un cyclope ténébreux excise ma joie

il tente de coudre mes six lèvres  
il me ferme toutes les portes  
obstrue la moindre fissure

devant un ciel qui n'en finit pas  
de pleuvoir des fantômes lancinants  
agrémentés d'herbes et de champignons  
je passe mon temps  
à délier mes veines  
pour qu'y recircule le sang

**pièges et filets**

souvenirs coupés menus  
verre pilé dans mon rhum  
petite poudre infestée de doutes  
j'ingurgite tout jusqu'à la lie

chaque seconde prend plusieurs visages

crucifiée d'insinuations  
et de vérités avec un v si minuscule  
irritée par les idiomes des traîtres  
envoûtée de chants de sirènes

je bûche ce grand bois de cœur fragile  
la tige de mes cernes annuels  
renard au pied cerclé d'acier je coupe  
l'oxygène frais des ovaires  
des sépales des stigmates en tapis odorant

libérée des promesses tombées telles des bénédictions  
je tournoie féroce hors du torrent  
narines inondées yeux secs

**fracture**

j'ai versé sang et glaire  
salive et rhum par terre  
le verre dans ma main  
explosait parfois saoul  
le poids du chagrin

je distingue maintenant mieux  
les contours de ce qui fut nous  
ce pays en friche  
où nous vivions armés de machettes rouillées  
dans les feuilles et les branchages  
ce pays échevelé qui fut nous incultes

j'ai payé mon amour clandestin  
interdit en donnant un organe  
couchée sur une table de métal  
comme une carcasse à la boucherie

je ne crois plus être celle  
que je crois que je suis  
mon nom même inscrit à la lame rougie  
ne me dit rien non  
je surnage dans la vie qui flotte autour de moi  
comme de l'huile sur de l'eau claire



**assise sur le toit de ma maison**

quelques mondes se succèdent  
autour d'un noyau souple

entourée d'astres déposés au sol  
je savoure le souvenir de ses lèvres  
posées sur ma peau d'une couleur incertaine  
où n'habitent que des bijoux indigènes

la réalité s'est couchée tôt  
chaque minute me bat aux paumes  
son souvenir obscurcit mes yeux  
chaque millième de seconde  
j'ai son sourire accroché aux poignets  
fil de métal cerclant la chair

je le trouve dans l'eau du Pacifique sous ma langue  
la raison écartelée aux quatre vents  
de fausses galaxies éclaboussant les toits

tout ce qui reste  
moi sur un toit dans l'absolu en pente  
lui dans l'absolution

instinctifs mouvements ancestraux  
tambourinent les sangs bousculés  
volent l'univers